



Église évangélique réformée
de Suisse

Extrait du rapport d'Arthur Döbeli de 1967 John Jeffries, 1890–1964

Celui qui demeure sous l'abri du Très Haut
Repose à l'ombre du Tout-Puissant
Je dis à l'Éternel :
Mon refuge et ma forteresse,
Mon Dieu en qui je me confie !

Psaume 91, 1 + 2

John Jeffries possédait en permanence de nombreux exemplaires du psaume 91, qu'il portait sur lui ou conservait dans des coffres et des livres.

John Jeffries était souvent seul et suivait sa propre voie ; il fut donc souvent mécompris, en particulier par sa propre parenté. Il avait donc besoin de la protection du Tout-Puissant.

Sa vie a été consacrée à la recherche de la connaissance. Il était principalement intéressé par la philosophie et les religions. Il étudia en particulier les sciences anciennes, la mythologie, l'arithmétique, l'astrologie et les religions. Il acheva des études de droit dans les universités les plus réputées du monde anglo-saxon : à Harvard (Boston, USA) et à Oxford (Grande-Bretagne). Il passa avec succès ses examens d'État aussi bien aux États-Unis qu'en Angleterre, et fut membre de l'ordre des avocats d'Angleterre et de la cour suprême des États-Unis d'Amérique.

John Jeffries est né le 27 juillet 1890 à Boston. Il est le descendant dans la septième génération de David Jeffries, qui émigra d'Angleterre à l'âge de 18 ans pour Boston, en Amérique. Ses ancêtres étaient juristes, médecins, politiciens et militaires. En Europe, le représentant le plus connu des Jeffries est son arrière-arrière-grand-père, général médecin pendant la guerre d'indépendance et premier aéronaute américain. Le 7 janvier 1785, deux ans après le premier essai mondial de vol en ballon, il réussit pour la première fois la traversée de la Manche avec le Français Blanchard. Cet audacieux ancêtre acheva sa vie comme chirurgien célèbre à Boston. Son fils, un arrière-grand-père de John Jeffries, était aussi médecin à Boston. Sa femme était la fille d'un dirigeant politique de Caroline du Sud. Le grand-père de John Jeffries était officier de marine à Boston. Son épouse était issue des cercles les plus élevés de la force coloniale – parmi ses ancêtres figure le fondateur de l'État de Rhode Island, plusieurs politiciens du Massachusetts et du Connecticut ainsi que des généraux pendant les guerres indiennes et les guerres coloniales contre la France.

Le père de John Jeffries, né le 2 septembre 1859 à Boston, avait achevé ses études de médecine en 1884. Il avait ensuite étudié à Vienne et publié des traités de biologie. Le 26 septembre 1889, il épousa Emily Augusta Eustis, née le 21 juin 1858.

La mère de notre bienfaiteur était elle aussi issue d'une famille connue de la noblesse de la Nouvelle-Angleterre. Parmi ses ancêtres figurent William Ellery, juge à la Cour suprême de Rhode Island et cosignataire de la Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 – l'acte fondateur des États-Unis d'Amérique – mais aussi Thomas Dudley, gouverneur du Massachusetts, cofondateur d'Harvard, l'université la plus célèbre des États-Unis, et président des colonies britanniques d'Amérique du Nord. Les grands-parents de la mère de John Jeffries étaient d'une part le général Eustis, commandant des

troupes des États sudistes durant la Guerre de sécession, et d'autre part William Ellery Channing (1780 – 1842), docteur et théologien de l'Église unitarienne, dont les œuvres, traduites en langue allemande et française, ont suscité beaucoup d'attention en France et en Suisse. Il accordait déjà à l'époque une grande importance aux questions relevant de la thématique Église et société, suscitant par là un vif intérêt en particulier en Allemagne et en France. En tant que théologien, Channing fut comparé à Samuel Vincent et à Alexandre Vinet.

Le père de John Jeffries mourut le 26 mars 1892, deux ans après la naissance de son fils unique. Depuis lors, la vie de la mère de John Jeffries, personnalité très importante mais aussi exigeante, se concentra exclusivement sur son fils. La relation étroite entre les deux dura jusqu'à la mort de cette dernière, le 9 septembre 1954, et exerça une influence déterminante, à la fois stimulante et contraignante, sur le fils. Un médecin affirma un jour avec raison que la mère et le fils Jeffries ne pouvaient pas vivre ensemble, mais encore moins séparément.

Dans les années 1917–18, John Jeffries servit comme volontaire, et plus tard comme officier dans l'artillerie de campagne de l'armée américaine en France.

Il n'exerça jamais sa profession d'avocat. Il entreprit à diverses reprises de grands voyages en Europe et en Amérique. Dans les années 20, il vécut la plupart du temps en Europe, en particulier en France, où il possédait une maison et étudia entre autres les prophéties de Nostradamus. Il appréciait la Suisse pour sa politique extérieure, la liberté individuelle et la coexistence de différentes langues et religions, pour la bonne santé de sa politique financière et économique, mais aussi pour des hommes comme C.G. Jung.

Selon les dires de son ami Henry Rivers, la Suisse représentait à ses yeux l'Europe. Comme il maîtrisait l'allemand et le français, il trouva en Suisse différentes personnalités dont il se sentait proche dans ses travaux philosophiques et astrologique. En 1927, il visita tous les pays d'Amérique du Sud, à la fin des années 20, il fit des séjours répétés en Europe, notamment en Scandinavie et en Europe de l'Est où il séjourna à plusieurs reprises. Outre la France, l'Angleterre et la Suisse, John Jeffries connaissait surtout l'Italie et la Suède, où il publia en 1927 deux brochures de sa plume, l'une avec des aphorismes, l'autre sur l'astrologie.

En Amérique, il vécut pendant plusieurs décennies avec sa mère à Santa Barbara (Californie). Il manifestait notamment beaucoup d'intérêt pour le Mexique et sa population autochtone ainsi que pour les Indiens de sa patrie, dont l'art traditionnel lui plaisait particulièrement.

En 1947, il acheta avec sa mère une maison à Northeast Harbor (Mount Desert Island), sans même l'avoir vue auparavant. Il connaissait Mount Desert Island depuis sa jeunesse, parce qu'il avait passé plusieurs étés à Bar Harbor avec sa mère. C'est dans cette maison de Northeast Harbor, à laquelle il donna le nom de « La Chaumière », qu'il passa les mois d'été durant ses vieux jours. En hiver, il vivait la plupart du temps en Floride. Il conserva en Amérique des coutumes européennes et gardait notamment de bons vins français dans sa cave.

Parallèlement à ses études philosophiques et scientifiques, John Jeffries administra la fortune familiale avec un soin extrême et un grand savoir-faire. Il avait réparti le portefeuille de titres entre plus de 300 valeurs de placement, la plupart inconnues. En 1932, il reprit lui-même la gestion de ce patrimoine. À sa mort, sa valeur avait décuplé, bien qu'il ait toujours vécu de cet argent.

Quant aux nombreux effets mobiliers familiaux réunis au fil des générations et qu'il a toujours pris soin de compléter au cours de ses voyages, il n'en utilisait qu'une modeste partie, le reste étant empilé dans des entrepôts. Lui-même préférait employer toujours les mêmes objets de la vie quotidienne.

Sa vie était dédiée à la recherche et à l'étude, pas à la réalisation. Il rassembla sur des milliers de fiches des idées du monde entier qui lui parlaient. Il ne s'est jamais marié et a mené une vie très retirée. Son rêve de construire une grande maison en pierre et d'y habiter ne s'est jamais réalisé. Il avait peu d'amis. En raison de sa correction et de sa noblesse de sentiments, il était considéré et apprécié. Toutes ses

connaissances que j'ai rencontrées l'ont décrit comme une personne d'une grande finesse, aux manières irréprochables, généreuse et indépendante.

John Jeffries était extraordinairement prévoyant selon la conception américaine. Il possédait d'innombrables réserves de tous les objets d'usage courant. Il se montrait très critique face aux événements politiques et sociaux. Autant il éprouvait de l'affection pour la France, la Suisse et les États scandinaves, autant il rejetait le mode de vie américain. Il resta prisonnier de l'histoire et fut par exemple opposé à l'idée abstraite d'une intégration complète des races. L'achat d'une île en Caroline du Sud le 15 janvier 1912 est directement lié à l'activité de ses prédécesseurs dans cette région. Jusqu'à sa mort, il resta très étroitement lié à cette propriété acquise lorsqu'il était étudiant, mais il ne visita que rarement Morgan Island.



*Une aquarelle de
Emiliy Augusta Eustis*

Bien qu'il n'appartenait à aucune Église, John Jeffries était une personne extrêmement religieuse et protestante jusqu'au bout des ongles. Il nourrissait une forte aversion contre l'Église catholique, mais éprouvait en revanche un vif intérêt pour les religions asiatiques et la culture des peuples autochtones américains.

John Jeffries n'avait pas beaucoup de contacts avec sa parenté éloignée. Son cousin Amory Jeffries, propriétaire d'une banque et président du yacht-club de Boston, joua à plusieurs reprises un rôle dans sa vie. C'est lui qui géra jusqu'en 1932 la fortune héritée par John Jeffries. Plus tard, il réprova le mode de vie éloignée du monde professionnel de John Jeffries et, après la mort de celui-ci, prétendit qu'il n'avait pas sa capacité de discernement lorsqu'il rédigea son testament.

John Jeffries s'occupa de manière exemplaire de sa mère jusqu'à un âge avancé, bien que dans un certain sens elle l'ait empêché de construire sa propre vie. À sa mort, John Jeffries avait 65 ans et dut admettre qu'il était trop tard pour entamer une nouvelle vie. Le 10 octobre 1955, il rédigea son testament dans lequel il légua l'ensemble de sa fortune à la Fédération des Églises protestantes de Suisse, sous réserve d'un mariage et de l'existence de descendants. À cette époque, il avait l'intention de s'installer en permanence en Europe. Mais en décembre de la même année, il dut déjà se rendre en Amérique pour régler certaines difficultés en relation avec la succession de sa mère en Californie. De graves problèmes de santé le contraignirent à rester aux États-Unis. John Jeffries y mena une vie de plus en plus retirée. Il vivait véritablement ses méditations et ses études. Souvent, de jour comme de nuit, il parcourait lentement avec sa voiture le merveilleux paysage de Mount Desert Island.

John Jeffries avait un ami fidèle dont il était proche à tous points de vue, son cousin du côté maternel, Henry Rivers, né en 1917, qui travaillait comme dessinateur dans un bureau d'architecture à Bar Harbor. Les deux se rencontraient déjà très souvent en Californie, et après que John Jeffries eut acheté la rési-

dence d'été modestement aménagée à Northeast Harbor, Henry Rivers s'installa lui aussi dans le Maine.

Henry Rivers avait loué une maison dans les environs de Northeast Harbor et était joignable jour et nuit pour son cousin John. Souvent, il restait assis à ses côtés et écoutait pendant des heures les explications de son ami. John Jeffries vécut ses heures les plus heureuses dans le cercle de la famille Rivers. Il appréciait la femme de Rivers et aimait leurs deux enfants, John et Ann, auxquels il apportait toujours un petit cadeau. Henry Rivers prit aussi soin de lui lorsqu'il était malade, même s'il lui fallait parcourir plusieurs milliers de kilomètres du Maine jusqu'en Floride. Lorsque John Jeffries, une semaine avant sa mort, s'envola pour Bar Harbor dans un avion médicalisé, Henry Rivers l'accueillit et resta à son chevet jusqu'à son décès, le dimanche 21 juin 1964, le jour du 106e anniversaire de sa mère. Ce fut aussi Henry Rivers qui présida la cérémonie funèbre dans la petite église en bois idéalement située de Somesville (Mount Desert Island).

Henry Rivers lui resta également fidèle dans les temps qui suivirent face aux violentes attaques lancées contre le défunt. En effet, après la mort de John Jeffries, des cousins réclamèrent la part d'héritage à laquelle ils auraient eu droit s'il n'avait pas laissé de testament. On proposa à Henry Rivers de participer aussi à l'administration de la succession et de reprendre pour lui une part de la fortune. À Mount Desert Island, tout le monde s'attendait également à ce que John Jeffries lègue tout ou partie de sa fortune à Henry Rivers, qui vivait dans des conditions modestes et jouissait de toute part d'une grande considération. Bien qu'il dût être très déçu en apprenant la teneur du testament, il s'engagea néanmoins avec détermination pour qu'il soit strictement respecté. Sans Henry Rivers, la FEPS n'aurait jamais touché l'héritage dans son intégralité. John Jeffries laissa à l'héritier unique, la Fédération des Églises protestantes de Suisse, la responsabilité de déterminer ce qui devait revenir à Henry Rivers.

John Jeffries est enterré dans le cimetière de Mount Auburn à Cambridge, Arethusa Path, lot 2301, le même que celui où repose son ancêtre, le célèbre théologien William Ellery Channing.

Compléments tirés des pages suivantes :

Après la fin du procès, le comité de la FEPS décida de faire don de l'immeuble de « La Chaumière » à Henry Rivers. Un montant de 10 000 dollars fut mis à sa disposition pour la rénovation de la maison. Avec cet argent, Henry Rivers capta une source et entreprit des travaux d'isolation et le montage d'un chauffage et d'installations sanitaires pour que la maison soit aussi habitable en hiver. La famille Rivers obtint ainsi son propre logement.

Au total, la FEPS reprit en 1967 de l'héritage de John Jeffries une fortune de 1 167 619,33 dollars. Après avoir examiné différents objets appropriés, le comité, qui avait demandé lors d'une précédente Assemblée des délégués de lui accorder la compétence d'acquérir un bien immobilier, décida d'acheter la propriété du Sulgenauweg 26 à Berne pour un montant de 1,26 million de francs. Le comité de l'époque fut unanime à estimer que le nom de John Jeffries devait rester attaché à la maison et qu'il convenait d'aménager une salle Jeffries à la mémoire du donateur.